

Qu'il y a deux
Paul Valéry

Charles Maurras

1922

Édition électronique réalisée par
Maurras.net
et
l'Association des Amis
de la Maison du Chemin de Paradis.

— 2009 —

Certains droits réservés
merci de consulter
www.maurras.net
pour plus de précisions.

Ce texte a paru dans L'Action française du 28 mai 1922, repris en volume dans le recueil Poètes édité par la revue Le Divan en 1923.

Ainsi, le numéro du *Divan*, qui contient l'hommage à Paul Valéry, a fini par paraître. J'espérais bien qu'il tarderait de quelques jours encore et qu'il me serait possible de me joindre aux amis et admirateurs du poète sacré. Essaierai-je de les rattraper ? En ce cas, les lecteurs me pardonneront de mêler une fois de plus à la politique les Lettres. Les bonnes Lettres importent au bien de l'État, et je ne fais de digression qu'en apparence.

Paul Valéry n'est pas tout à fait sorti des demi-clartés de cette littérature d'arrière-sanctuaire et de crypte que Paul Mariéton appelait justement « confessionnelle », et je ne suis pas sûr que le lecteur non prévenu tombant sur un de ses poèmes pris au hasard le trouvât d'une parfaite limpidité.

Ces chants mystérieux, ombrés, n'en ont pas moins grand charme. Certes, la clarté est préférable aux ténèbres, et les lectures faciles valent mieux que les difficiles, toutes choses étant égales d'ailleurs, mais le fait est qu'elles sont rarement égales. Il y a des nuits magnifiques et des midis fort plats. Il y a de rudes montées au bout desquelles l'horizon embrassé nous paye de toutes nos peines, tandis que certaines voies planes et douces ne vont nulle part. Et puis les énigmes de Valéry, fussent-elles décevantes, ont pour elles leur merveilleuse mélodie ; dans les équipes d'aujourd'hui, autant que je puis en juger, ce poète me semble le chant incarné.

J'ai connu, il est vrai, un Valéry assez différent. Il y a vingt ou vingt-cinq ans, ce jeune homme donnait à de jeunes revues de Montpellier et d'Aix des vers mallarméens, lustrés, brillants, d'un poli de perfection étonnant ; style pur et cadence juste, élégante fuite des formes, des couleurs, des idées, dans un langage dont le caractère était la distinction la plus délicate. Il fallait bien y saluer comme le point extrême du Parnasse des Parnassiens dont l'enseignement, la tendance étaient reconnaissables au choix précieux du

vocabulaire et de la matière, surtout à la double interposition d'on ne sait quel cristal étincelant et froid d'abord entre le lecteur et l'auteur, ensuite, j'oserai l'écrire, entre le poème et le poète. L'œil attentif distinguait bien sous la glace légère quelque corps azuré de naïade parfaite, glissant dans l'onde lente, d'une rigidité voisine de la mort. On ne pouvait mieux faire que d'admirer cet art consommé, ou tout au moins de l'estimer très haut. Mais, dans les mauvais jours, les jours de critique et de hargne, il fallait bien se demander si ce genre de perfection ne relevait pas d'une calligraphie sublimée, ne ressortissait pas aux arts mécaniques enseignés par l'ermite de la rue de Rome, il y a trente ans.

Ce culte de l'encre et des plumes qu'un vieil adepte loue encore au *Divan* d'hier avec une innocente puérilité¹.

Par bonheur, il n'y a plus ou il ne semble plus y avoir ni plume ni encre ni culte fétichiste de ces accessoires matériels dans le Paul Valéry que nous ont brusquement démasqué les années récentes ! Ou du moins l'obsession, l'application de ces recettes d'écriture se sont bien effacées de sa libre chanson. Ces poèmes secrets, ces symboles couverts, ces strophes d'allusions et de suggestions plus ou moins confidentielles peuvent porter en soi tels rébus qu'il leur convient ; je l'ai dit, quelque chose emporte tout, le don poétique. Cela chante, chante juste et chante bien. Ne me rappelez pas combien l'homme est intelligent, l'écrivain raffiné, ces évidences me toucheraient peu.

¹ *L'ermite de la rue de Rome* est bien entendu Stéphane Mallarmé ; et *le vieil adepte* est Henri de Régnier, une des bêtes noires de Charles Maurras. Voici le sonnet qu'il consacre à Valéry dans le numéro spécial du *Divan* du 15 mai 1922 ; tout s'y ramène à Mallarmé :

Celui chez qui nous nous connûmes,
Cher poète Paul Valéry,
À son exemple nous apprit
Le culte de l'encre et des plumes.

Dédaignant tomes et volumes
Où la main au hasard écrit,
Les richesses de ton esprit,
Au vers rare, tu les résumes.

Ô toi qui sus unir si bien,
Mariage racinien,
Hérodiade avec le Faune,

Souviens-toi de ce temps charmé,
Où la chaise valait un trône,
Aux beaux Mardis de Mallarmé !

On ne saurait être plus en opposition avec la thèse défendue par Maurras !

Comme les suivantes, cette note est une note des éditeurs.

Mon goût de sa Poésie est tout sensitif. Ce Paul Valéry de 1918–1919–1920, si différent de l’Ancien, nous fûmes quelques-uns à tomber en arrêt devant sa révélation inouïe parce qu’au premier mot de sa phrase rimée était ressenti ce mouvement délicieux, cinquième essence du plaisir de la poésie. J’ai à peine besoin de savoir à quelle notion claire s’ordonne sa belle chanson et je me résigne volontiers à attendre que cela se débrouille pourvu que le chant y soit. Mais si mon attention approche, si mon esprit s’arrête, interroge la nymphe aux savantes ellipses et lui arrache peu à peu, comme des voiles, ses secrets, le sens qui se déplie manifeste à son tour un élan intime et une cadence profonde ressemblant comme frère et sœur à la suite divine des beaux sons enchanteurs ; le rythme de la pensée et du sentiment me reproduit le rythme extérieur du poème, et c’est tout naturel, car il l’a produit et engendré tout d’abord. . . De cette unité découverte, de cet accord latent de la pensée génératrice avec la douce voix perçue par le sens corporel, il naît un repos et un enchantement non pareil qu’apprécieront de plus en plus, ce me semble, les véritables amis de la poésie, si, comme je l’espère, cet élément d’harmonie lyrique continue à grandir et à prévaloir dans la poésie de Valéry, l’élément descriptif fût-il un peu sacrifié.

Au bout d’un long apprentissage qu’il n’appellerait peut-être pas ainsi, maître et maître absolu de toutes les finesses de ce qui s’enseigne, Paul Valéry a retrouvé la fonction du poète qui est de faire chanter dans le verbe de l’homme tout son esprit et tout son corps.

D’autres exercices le feront honorer et admirer. Ceux-ci le feront suivre, aimer et conserver au plus profond de nos mémoires pour n’avoir pas refusé la charité sublime d’un vers qui distrait, qui délivre, qui emporte au plus haut du ciel. Quels vers, au juste ? Eh bien, si l’on veut, ceux-ci, faits à la gloire de cet arbre du désert qui porte la palme et son fruit :

Ce bel arbitre mobile
Entre l’ombre et le soleil
Simule d’une sibylle
La sagesse et le sommeil.
Autour d’une même place
L’ample palme ne se lasse
Des appels ni des adieux. . .
Qu’elle est noble, qu’elle est tendre !
Qu’elle est digne de s’attendre
À la seule main des dieux. . .

Cependant qu'elle s'ignore
Entre le sable et le ciel,
Chaque jour qui luit encore
Lui compose un peu de miel.
Sa douceur est mesurée
Par la divine durée
Qui ne compte pas les jours
Mais bien qui les dissimule
Dans un suc où s'accumule
Tout l'arôme des amours.²

L'hommage rendu par les poètes contemporains à une telle poésie contient un bon signe, avec lequel on est heureux de s'accorder, et le directeur de la Revue qui l'a provoqué, M. Henri Martineau³, mérite les félicitations et les remerciements de tous les lettrés réfléchis.

² Ce sont les troisième et cinquième strophes de *Palme*, la dernière pièce des *Charmes*.

³ Henri Martineau (1882–1958), médecin poitevin, spécialiste de Stendhal, fondateur du *Divan* en 1909. Cette revue bimensuelle de poésie, animée par une équipe proche de l'Action française, parut jusqu'à la mort de son directeur.

